

qui favoit disposer les choses dans un si beau jour & un si bel ordre ; qui donnoit un tour si particulier, si noble & si relevé à tout ce qu'il vouloit dire ; qui avoit dessein de travailler cet Ouvrage plus que tous ceux qu'il avoit jamais faits ; qui y vouloit employer toute la force d'esprit & tous les talens que Dieu lui avoit donnés ; & duquel il a dit souvent qu'il lui falloit dix ans de santé pour l'achever.

Comme l'on savoit le dessein qu'avoit M. Pascal de travailler sur la Religion, l'on eut un très-grand soin, après sa mort, de recueillir tous les écrits qu'il avoit faits sur cette matiere. On les trouva tous ensemble enfilés en diverses liasses, mais sans aucun ordre & sans aucune suite ; parce que, comme je l'ai déjà remarqué, ce n'étoit que les premieres expressions de ses pensées, qu'il écrivoit sur de petits morceaux de papier à mesure qu'elles lui venoient dans l'esprit ; & tout

cela étoit si imparfait & si mal écrit, qu'on a eu toutes les peines du monde à le déchiffrer.

La premiere chose que l'on fit, fut de les faire copier tels qu'ils étoient, & dans la même confusion qu'on les avoit trouvés. Mais lorsqu'on les vit en cet état, & qu'on eut plus de facilité de les lire & de les examiner que dans les originaux, ils parurent d'abord si informes, si peu suivis, & la plupart si peu expliqués, qu'on fut fort long-temps sans penser du tout à les faire imprimer, quoique plusieurs personnes de très-grande considération le demandassent souvent avec des instances & des sollicitations fort pressantes ; parce que l'on jugeoit bien que l'on ne pouvoit pas remplir l'attente & l'idée que tout le monde avoit de cet Ouvrage, dont l'on avoit déjà entendu parler, en donnant ces écrits en l'état qu'ils étoient.

Mais enfin on fut obligé de céder

xxx P R E F A C E.

à l'impatience & au grand désir que tout le monde témoignoit de les voir imprimés : & l'on s'y porta d'autant plus aisément, que l'on crut que ceux qui les lisoient, seroient assez équitables pour faire le discernement d'un dessein ébauché, d'avec une piece achevée, & pour juger de l'Ouvrage par l'échantillon, quelque imparfait qu'il fût ; & ainsi l'on se résolut de les donner au Public. Mais comme il y avoit plusieurs manieres de l'exécuter, l'on a été quelque temps à se déterminer sur celle que l'on devoit prendre.

La premiere qui vint dans l'esprit, & celle qui étoit sans doute la plus facile, étoit de les faire imprimer tout de suite dans le même état qu'on les avoit trouvés. Mais l'on jugea bientôt que de le faire de cette sorte, c'eût été perdre presque tout le fruit qu'on en pouvoit espérer ; parce que les pensées plus parfaites, plus suivies, plus claires

P R E F A C E. xxxj

& plus étendues, étant mêlées & comme absorbées parmi tant d'autres imparfaites, obscures, à demi digérées, & quelques-unes même presque inintelligibles à tout autre qu'à celui qui les avoit écrites, il y avoit tout sujet de croire que les unes feroient rebuter les autres, & que l'on ne considéreroit ce volume grossi inutilement de tant de pensées imparfaites, que comme un amas confus, sans ordre, sans suite, & qui ne pouvoit servir à rien.

Il y avoit une autre maniere de donner ces écrits au Public, qui étoit d'y travailler auparavant, d'éclaircir les pensées obscures, d'achever celles qui étoient imparfaites, & , en prenant dans tous ces fragmens le dessein de M. Pascal, de suppléer en quelque sorte l'Ouvrage qu'il vouloit faire. Cette voie eût été assurément la plus parfaite ; mais il étoit aussi très-difficile de la bien exécuter. L'on s'y est néanmoins arrêté assez long-temps, & l'on avoit en

xxxij P R E F A C E.

effet commencé à y travailler. Mais enfin l'on s'est résolu de la rejeter, aussi-bien que la première; parce que l'on a considéré qu'il étoit presque impossible de bien entrer dans la pensée & dans le dessein d'un Auteur, & sur-tout d'un Auteur mort; & que ce n'eût pas été donner l'Ouvrage de M. Pascal, mais un Ouvrage tout différent.

Ainsi, pour éviter les inconvéniens qui se trouvoient dans l'une & l'autre de ces manières de faire paroître ces écrits, l'on en a choisi une entre deux, qui est celle que l'on a suivie dans ce Recueil. L'on a pris seulement parmi ce nombre de Pensées celles qui ont paru les plus claires & les plus achevées; & on les donne telles qu'on les a trouvées, sans y rien ajouter, ni changer; si ce n'est qu'au lieu qu'elles étoient sans suite, sans liaison, & dispersées confusément de côté & d'autre, on les a mises dans quelque sorte d'ordre, & réduit sous les mêmes titres

P R E F A C E. xxxiiij

celles qui étoient sur les mêmes sujets; & l'on a supprimé toutes les autres, qui étoient, ou trop obscures, ou trop imparfaites.

Ce n'est pas qu'elles ne contiennent aussi de très-belles choses, & qu'elles ne fussent capables de donner de grandes vues à ceux qui les entendoient bien. Mais, comme l'on ne vouloit pas travailler à les éclaircir & à les achever, elles eussent été entièrement inutiles en l'état qu'elles sont: & afin que l'on en ait quelque idée, j'en rapporterai ici seulement une, pour servir d'exemple, & par laquelle on pourra juger de toutes les autres que l'on a retranchées. Voici donc quelle est cette pensée, & en quel état on l'a trouvée parmi ces fragmens: *Un artisan qui parle des richesses, un Procureur qui parle de la guerre, de la royauté, &c. Mais le riche parle bien des richesses, le Roi parle froidement d'un grand don qu'il vient de faire, & Dieu parle bien de Dieu.*

Il y a dans ce fragment une fort belle pensée : mais il y a peu de personnes qui la puissent voir, parce qu'elle y est expliquée très-imparfaitement & d'une manière fort obscure, fort courte, & fort abrégée ; en sorte que, si on ne lui avoit souvent ouï dire de bouche la même pensée, il seroit difficile de la reconnoître dans une expression si confuse & si embrouillée. Voici à peu près en quoi elle consiste.

Il avoit fait plusieurs remarques très-particulières sur le style de l'Écriture, & principalement de l'Évangile, & il y trouvoit des beautés que peut-être personne n'avoit remarquées avant lui. Il admiroit, entre autres choses, la naïveté, la simplicité, & pour le dire ainsi, la froideur avec laquelle il semble que Jésus-Christ y parle des choses les plus grandes & les plus relevées ; comme sont, par exemple, le royaume de Dieu, la gloire que posséderont les Saints dans le ciel, les pei-

nes de l'enfer, sans s'y étendre, comme ont fait les Pères & tous ceux qui ont écrit sur ces matières ; & il disoit que la véritable cause de cela étoit, que ces choses, qui, à la vérité, sont infiniment grandes & relevées à notre égard, ne le sont pas de même à l'égard de Jésus-Christ, & qu'ainsi il ne faut pas trouver étrange qu'il en parle de cette sorte, sans étonnement & sans admiration ; comme l'on voit, sans comparaison, qu'un Général d'armée parle tout simplement & sans s'émouvoir du siège d'une place d'importance, & du gain d'une grande bataille ; & qu'un Roi parle froidement d'une somme de quinze ou vingt millions, dont un particulier & un artisan ne parleroient qu'avec de grandes exagérations.

Voilà quelle est la pensée qui est contenue & renfermée sous le peu de paroles qui composent ce fragment ; & cette considération, jointe à quantité d'autres semblables, pou-

xxxvj *P R E F A C E.*

voit servir assurément, dans l'esprit des personnes raisonnables & qui agissent de bonne foi, de quelque preuve de la divinité de J. C.

Je crois que ce seul exemple peut suffire non-seulement pour faire juger quels sont à peu près les autres fragmens que l'on a retranchés, mais aussi pour faire voir le peu d'application & la négligence, pour ainsi dire, avec laquelle ils ont presqu'été écrits; ce qui doit bien convaincre de ce que j'ai dit, que Monsieur Pascal ne les avoit écrits en effet que pour lui seul, & sans aucune pensée qu'ils dussent jamais paroître en cet état: & c'est aussi ce qui fait espérer que l'on sera assez porté à excuser les défauts qui pourront s'y rencontrer.

Que s'il se trouve encore dans ce Recueil quelques pensées un peu obscures, je pense que pour peu qu'on veuille s'y appliquer, on les comprendra néanmoins très-facilement, & qu'on demeurera d'accord

P R E F A C E. xxxvii

que ce ne sont pas les moins belles, & qu'on a mieux fait de les donner telles qu'elles sont, que de les éclaircir par un grand nombre de paroles, qui n'auroient servi qu'à les rendre traînantes & languissantes, & qui en auroient ôté une des principales beautés, qui consiste à dire beaucoup de choses en peu de mots.

L'on en peut voir un exemple dans un des fragmens du chapitre des *Preuves de Jesus-Christ par les prophéties*, page 105. qui est conçu en ces termes: *Les Prophetes sont mêlés de prophéties particulieres, & de celles du Messie; afin que les prophéties du Messie ne fussent pas sans preuves, & que les prophéties particulieres ne fussent pas sans fruit.* Il rapporte dans ce fragment la raison pour laquelle les Prophetes, qui n'avoient en vue que le Messie, & qui sembloient ne devoir prophétiser que de lui & de ce qui le regardoit, ont néanmoins souvent prédit des choses particulieres qui paroissent

xxxviii P R E F A C E.

assez indifférentes & assez inutiles à leur dessein. Il dit que c'étoit afin que ces événemens particuliers s'accomplissant de jour en jour aux yeux de tout le monde en la maniere qu'ils les avoient prédits, ils fussent incontestablement reconnus pour Prophetes, & qu'ainsi l'on ne pût douter de la vérité & de la certitude de toutes les choses qu'ils prophétisoient du Messie. De sorte que par ce moyen les prophéties du Messie tiroient en quelque façon leurs preuves & leur autorité de ces prophéties particulieres, vérifiées & accomplies; & ces prophéties particulieres servant ainsi à prouver & à autoriser celles du Messie, elles n'étoient pas inutiles & infructueuses. Voilà le sens de ce fragment, étendu & développé. Mais il n'y a sans doute personne qui ne prît bien plus de plaisir de le découvrir soi-même dans ces paroles obscures, que de le voir ainsi éclairci & expliqué.

Il est encore, ce me semble, assez

P R E F A C E. xxxix

à propos, pour détromper quelques personnes qui pourroient peut-être s'attendre de trouver ici des démonstrations géométriques de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'ame, & de plusieurs autres articles de la Foi chrétienne, de les avertir que ce n'étoit pas là le dessein de Monsieur Pascal. Il ne prétendoit point prouver toutes ces vérités de la Religion par de telles démonstrations, fondées sur des principes évidens, capables de convaincre l'obstination des plus endurcis, ni par des raisonnemens métaphysiques, qui souvent égarent plus l'esprit qu'ils ne le persuadent, ni par des lieux communs tirés de divers effets de la nature, mais par des preuves morales qui vont plus au cœur qu'à l'esprit: c'est-à-dire, qu'il vouloit plus travailler à toucher & à disposer le cœur, qu'à convaincre & à persuader l'esprit; parce qu'il savoit que les passions & les attachemens vicieux, qui corrompent

xl P R E F A C E.

le cœur & la volonté, sont les plus grands obstacles & les principaux empêchemens que nous ayons à la Foi, & que, pourvu qu'on pût lever ces obstacles, il n'étoit pas difficile de faire recevoir à l'esprit les lumières & les raisons qui pouvoient le convaincre.

L'on sera facilement persuadé de tout cela en lisant ses écrits. Mais M. Pascal s'en est encore expliqué lui-même dans un de ces fragmens qui a été trouvé parmi les autres, & que l'on n'a pas mis dans ce Recueil. Voici ce qu'il dit dans ce fragment: *Je n'entreprendrai pas ici de prouver par des raisons naturelles, ou l'existence de Dieu, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'ame, ni aucune des choses de cette nature; non-seulement parce que je ne me sentirois pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des Athées endurcis, mais encore parce que cette connoissance sans J. C. est inutile & stérile. Quand un homme seroit per-*

P R E F A C E. xlj

suadé que les proportions des nombres sont des vérités immatérielles, éternelles, & dépendantes d'une première vérité en qui elles subsistent, & qu'on appelle Dieu, je ne le trouverois pas beaucoup avancé pour son salut.

L'on s'étonnera peut-être aussi de trouver dans ce Recueil une si grande diversité de pensées, dont il y en a même plusieurs qui semblent assez éloignées du sujet que M. Pascal avoit entrepris de traiter. Mais il faut considérer que son dessein étoit bien plus ample & plus étendu que l'on ne se l'imagine, & qu'il ne se bornoit pas seulement à réfuter les raisonnemens des Athées & de ceux qui combattent quelques-unes des vérités de la Foi chrétienne. Le grand amour & l'estime singulière qu'il avoit pour la Religion, faisoit que non-seulement il ne pouvoit souffrir qu'on voulût la détruire & anéantir tout-à-fait, mais même qu'on la blessât, & qu'on la corrom-

xlij *P R E F A C E.*

pît en la moindre chose. De sorte qu'il vouloit déclarer la guerre à tous ceux qui en attaquent ou la vérité, ou la sainteté; c'est-à-dire, non-seulement aux Athées, aux Infidèles & aux Hérétiques qui refusent de soumettre les fausses lumières de leur raison à la Foi, & de reconnoître les vérités qu'elle nous enseigne; mais même aux Chrétiens & aux Catholiques, qui étant dans le corps de la véritable Eglise, ne vivent pas néanmoins selon la pureté des maximes de l'Évangile, qui nous y sont proposées comme le modèle sur lequel nous devons nous régler & conformer toutes nos actions.

Voilà quel étoit son dessein; & ce dessein étoit assez vaste & assez grand pour pouvoir comprendre la plupart des choses qui sont répandues dans ce Recueil. Il s'y en pourra néanmoins trouver quelques-unes qui n'y ont nul rapport, & qui en effet n'y étoient pas destinées; comme, par exemple, la plupart de

P R E F A C E. xliij

telles qui sont dans le chapitre des *Pensées diverses*, lesquelles on a aussi trouvées parmi les papiers de M. Pascal, & que l'on a jugé à propos de joindre aux autres; parce que l'on ne donne pas ce livre-ci simplement comme un ouvrage fait contre les Athées, ou sur la Religion, mais comme un Recueil de *Pensées sur la Religion & sur quelques autres Sujets*.

Je pense qu'il ne reste plus, pour achever cette Préface, que de dire quelque chose de l'Auteur, après avoir parlé de son Ouvrage. Je crois que non-seulement cela sera assez à propos; mais que ce que j'ai dessein d'en écrire pourra même être très-utile pour faire connoître comment M. Pascal est entré dans l'estime & dans les sentimens qu'il avoit pour la Religion, qui lui firent concevoir le dessein d'entreprendre cet Ouvrage.

L'on a déjà rapporté en abrégé, dans la Préface des *Traité*s de l'E-

quilibre des liqueurs & de la pesanteur de l'air, de quelle maniere il a passé sa jeunesse, & le grand progrès qu'il y fit en peu de temps dans toutes les sciences humaines & profanes auxquelles il voulut s'appliquer, & particulièrement en la Géométrie & aux Mathématiques, la maniere étrange & surprenante dont il les apprit à l'âge de 11 ou 12 ans; les petits Ouvrages qu'il faisoit quelquefois, & qui surpassoient toujours beaucoup la force & la portée d'une personne de son âge; l'effort étonnant & prodigieux de son imagination & de son esprit, qui parut dans sa machine d'Arithmétique, qu'il inventa âgé seulement de 19 à 20 ans; & enfin les belles expériences du vuide, qu'il fit en présence des personnes les plus considérables de la ville de Rouen, où il demeura quelque temps, pendant que M. le Président Pascal, son pere, y étoit employé pour le service du Roi dans la fonction d'In-

tendant de Justice. Ainsi je ne répéterai rien ici de tout cela, & je me contenterai seulement de représenter en peu de mots comment il a méprisé toutes ces choses, & dans quel esprit il a passé les dernières années de sa vie; en quoi il n'a pas moins fait paroître la grandeur & la solidité de sa vertu & de sa piété, qu'il avoit montré auparavant la force, l'étendue & la pénétration admirable de son esprit.

Il avoit été préservé pendant sa jeunesse, par une protection particulière de Dieu, des vices où tombent la plupart des jeunes gens; & ce qui est assez extraordinaire à un esprit aussi curieux que le sien, il ne s'étoit jamais porté au libertinage pour ce qui regarde la Religion, ayant toujours borné sa curiosité aux choses naturelles. Il a dit plusieurs fois qu'il joignoit cette obligation à toutes les autres qu'il avoit à Monsieur son pere, qui, ayant lui-même un très-grand respect pour la

xlvi *P R E F A C E.*

Religion, le lui avoit inspiré dès l'enfance, lui donnant pour maxime, que tout ce qui est l'objet de la Foi ne sauroit l'être de la raison, & beaucoup moins y être soumis.

Ces instructions, qui lui étoient souvent réitérées par un pere pour qui il avoit une très-grande estime, & en qui il voyoit une grande science accompagnée d'un raisonnement fort & puissant, faisoient tant d'impression sur son esprit, que quelques discours qu'il entendît faire aux libertins, il n'en étoit nullement ému; & quoiqu'il fût fort jeune, il les regardoit comme des gens qui étoient dans ce faux principe, que la raison humaine est au-dessus de toutes choses, & qui ne connoissent pas la nature de la Foi.

Mais enfin, après avoir ainsi passé sa jeunesse dans des occupations & des divertissemens qui paroissent assez innocens aux yeux du monde, Dieu le toucha de telle sorte, qu'il lui fit comprendre parfaitement que

P R E F A C E. xlvij

la Religion Chrétienne nous oblige à ne vivre que pour lui, & à n'avoir point d'autre objet que lui: & cette vérité lui parut si évidente, si utile & si nécessaire, qu'elle le fit résoudre de se retirer & de se dégager peu à peu de tous les attachemens qu'il avoit au monde, pour pouvoir s'y appliquer uniquement.

Ce désir de la retraite, & de mener une vie plus chrétienne & plus réglée, lui vint lorsqu'il étoit encore fort jeune; & il le porta dès-lors à quitter entièrement l'étude des sciences profanes, pour ne s'appliquer plus qu'à celles qui pouvoient contribuer à son salut & à celui des autres. Mais de continuelles maladies qui lui survinrent, le détournèrent quelque temps de son dessein, & l'empêcherent de le pouvoir exécuter plutôt qu'à l'âge de trente ans.

Ce fut alors qu'il commença à y travailler tout de bon; & pour y parvenir plus facilement, & rompre tout d'un coup toutes ses habitudes,

xlviij *P R E F A C E.*

il changea de quartier, & ensuite se retira à la campagne, où il demeura quelque temps; d'où étant de retour, il témoigna si bien qu'il vouloit quitter le monde, qu'enfin le monde le quitta. Il établit le règlement de sa vie dans sa retraite sur deux maximes principales, qui sont de renoncer à tout plaisir & à toute superfluité. Il les avoit sans cesse sous les yeux, & il tâchoit de s'y avancer & de s'y perfectionner toujours de plus en plus. C'est l'application continuelle qu'il avoit à ces deux grandes maximes, qui lui faisoit témoigner une si grande patience dans ses maux & dans ses maladies, qui ne l'ont presque jamais laissé sans douleur pendant toute sa vie; qui lui faisoit pratiquer des mortifications très-rudes & très-sévères envers lui-même; qui faisoit que non-seulement il refusoit à ses sens tout ce qui pouvoit leur être agréable, mais encore qu'il prenoit sans peine, sans dégoût, & même avec joie, lorsqu'il le fal-

loit,

P R E F A C E. xlix

loit, tout ce qui pouvoit leur déplaire, soit pour la nourriture, soit pour les remèdes; qui le portoit à se retrancher tous les jours de plus en plus tout ce qu'il ne jugeoit pas lui être absolument nécessaire, soit pour le vêtement, soit pour la nourriture, pour les meubles, & pour toutes les autres choses; qui lui donnoit un amour si grand & si ardent pour la pauvreté, qu'elle lui étoit toujours présente, & que lorsqu'il vouloit entreprendre quelque chose, la première pensée qui lui venoit en l'esprit, étoit de voir si la pauvreté y pouvoit être pratiquée; & qui lui faisoit avoir en même-temps tant de tendresse & tant d'affection pour les pauvres, qu'il ne leur a jamais pu refuser l'aumône, & qu'il en a fait même fort souvent d'assez considérables, quoiqu'il n'en fit que de son nécessaire; qui faisoit qu'il ne pouvoit souffrir qu'on cherchât avec soin toutes ses commodités, & qu'il blâmoit tant cette recherche

c

curieuse, & cette fantaisie de vouloir exceller en tout, comme de se servir en toutes choses des meilleurs ouvriers, d'avoir toujours du meilleur & du mieux fait, & mille autres choses semblables, qu'on fait sans scrupule, parce qu'on ne croit pas qu'il y ait de mal, mais dont il ne jugeoit pas de même; & enfin qui lui a fait faire plusieurs actions très-remarquables & très-chrétiennes, que je ne rapporte pas ici, de peur d'être trop long, & parce que mon dessein n'est pas de faire une Vie, mais seulement de donner quelque idée de la piété & de la vertu de M. Pascal, à ceux qui ne l'ont pas connu; car pour ceux qui l'ont vu, & qui l'ont un peu fréquenté pendant les dernières années de sa vie, je ne prétends pas leur rien apprendre par-là; & je crois qu'ils jugeront bien au contraire, que j'aurois pu dire encore beaucoup d'autres choses que je passe sous silence.

E X T R A I T

Des Nouvelles de la République des Lettres, par M. Bayle, du mois de Décembre 1684, page 531.

C Ent volumes de Sermons ne valent pas cette Vie-là, & sont beaucoup moins capables de défarmer les impies. L'humilité & la dévotion extraordinaire de M. Pascal mortifient plus les libertins, que si on lâchoit sur eux une douzaine de Missionnaires. Ils ne peuvent plus nous dire, qu'il n'y a que de petits esprits qui aient de la piété; car on leur en fait voir de la mieux poussée dans l'un des plus grands Géomètres, des plus subtils Métaphysiciens, & des plus pénétrants esprits qui aient jamais été au monde. La piété d'un tel Philosophe devoit faire dire aux indévots & aux libertins ce que dit un jour un certain Dioclès, en voyant Epicure dans un Temple: *Quelle fête, s'écria-t-il, quel spectacle pour moi, de voir Epicure dans un Temple! Tous mes soupçons s'évanouissent; la piété reprend sa place; & je ne vis jamais mieux la grandeur de Jupiter, que depuis que je vois Epicure à genoux.* C'est assurément un beau